Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
52e REGIMENT D'INFANTERIE **HISTORIQUE** **1914-1918**	**Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **gallica.bnf.fr** **Transcription intégrale** **Domaine public**
Référence : Berger-Levrault (Paris) Nancy-Paris-Strasbourg sd	Transcripteur : **MF. R.** Date : **2017**

Ancestramil

HONNEUR ET PATRIE

HISTORIQUE

DU

52e RÉGIMENT D'INFANTERIE

PENDANT

LA GUERRE 1914-1918

Ancestramil

CITATIONS OBTENUES PAR LE RÉGIMENT

En 1915, à l'ordre de la IIe armée :

« Le 52e R. I., le 25 septembre, sous les ordres de son chef, le lieutenant-colonel **POUSSEL**, a donné l'assaut, drapeau déployé, tambours battant, a gagné d'un seul élan près de 4 kilomètres de terrain, pris des canons, fait des prisonniers et après un combat de quatre jours et de trois nuits, a maintenu définitivement les positions conquises. »

Signé : PÉTAIN.

En 1917, à l'ordre de la VIe armée :

« Le 52e R. I., sous les ordres du lieutenant-colonel **PICARD**, a enlevé avec un entrain admirable, le 23 octobre 1917, des positions très fortement organisées devant le Moulin de Laffaux. A repris le mouvement en avant, le 25 octobre, bouleversant les arrière-gardes ennemies, s'emparant de Pinon et d'un important matériel de guerre, et continuait la progression dans la forêt de Pinon, sans désemparer, malgré le bombardement, les difficultés de la marche dans un terrain marécageux et une vraie tempête de vent et de pluie. A capturé 13 canons et plus de 800 prisonniers. »

Signé : MAISTRE.

Par ordre général n° 58 F du 9 novembre 1917, la fourragère a été conférée au régiment :

« Le général commandant en chef déci de que le 52e R. I., qui a obtenu deux citations à l'ordre de l'armée pour sa brillante conduite devant l'ennemi, aura droit au port de la fourragère aux couleurs du ruban de la Croix de guerre. »

Signé : PÉTAIN.

CITATIONS OBTENUES PAR LES BATAILLONS

En 1918, à l'ordre du corps d'armée : « Le 2e bataillon du 52e R. I.., chargé, pendant la bataille de Champagne (juillet 1918), de tenir coûte que coûte un secteur de la position de résistance, a, sous le commandement du chef de bataillon **VAYRE**, rempli toute sa mission avec une remarquable ténacité, conservant intacte, sous un bombardement intense, la ligne fixée par le commandement et infligeant des pertes sévères aux attaques répétées de l'ennemi. »

En 1918, à l'ordre de la division

« Le 1er bataillon du 52e R. I., le 27 juillet, sous les ordres du commandant **KLEIN**, a enlevé rapidement et brillamment les objectifs qui lui étaient assignés. A fait de nombreux prisonniers et capturé plusieurs mitrailleuses. Malgré sa situation critique, soumis à d'incessantes et

Ancestrami.fr

furieuses contre-attaques, ayant perdu une grande partie de ses gradés et de ses hommes, s'est maintenu sur les positions conquises, pendant plus de deux jours, avec une remarquable énergie."

Signé : ROUX.

« Le 2e bataillon du 52e R. I., pendant la période du 6 au 14 juillet, sous les ordres du commandant **VAYRE**, a organisé la défense de la partie de la ligne qui lui était confiée. Le 15 juillet, a brillamment et victorieusement résisté à la ruée allemande. Les 27 et 28 juillet, a appuyé efficacement les bataillons d'attaque. Monté en ligne dans la nuit du 28 au 29 juillet, a brisé plusieurs contre-attaques, faisant subir à l'ennemi des pertes énormes. »

Signé : ROUX.

« Le 3e bataillon du 52e R. I., le 27 juillet 1918, sous les ordres du commandant **SABATIER**, a enlevé brillamment les objectifs qui lui étaient assignés, faisant plus de 100 prisonniers et capturant du matériel. A résisté victorieusement à de furieuses contre-attaques. Obligé de se replier sous la pression ennemie, dans la soirée du 27 juillet, a réoccupé intégralement ses positions dans la matinée du 28 et s'y est maintenu, résistant vaillamment à la pression continuelle de l'ennemi. »

Signé : ROUX.

Ordre général n° 71.

« Le général commandant le 14e corps cite à l'ordre du corps d'armée la 3e section de la 12e compagnie du 52e R. I. :

« Sous les ordres de l'adjudant **FAURE** qui a donné à ses hommes l'exemple du plus beau calme, est restée pendant cinq jours et cinq nuits sous un feu violent de bombes de gros calibre et a montré, bien qu'ayant perdu la moitié de son effectif, une ténacité et une énergie admirables.»

« Le 4 juillet 1915. »

Signé : BARET.

_____

RÉSUMÉ SUCCINCT DE L'HISTORIQUE DU 52e R. I.

AVANT LA GUERRE 1914-1818

Le 52e R. I. a un passé glorieux; c'est l'ancien régiment de La Fère, créé en 1654. Sous Louis XIV, il a pris part à la conquête de la Flandre en 1667, de la Franche Comté en 1668, à la guerre de Hollande en 1672. Il était en 1709 à Malplaquet, en 1742 à la bataille de Fontenoy.

Devenu 52e R. I. en 1791, il s'est distingué au siège de Toulon.

Ancestrami

Il a pris part au combat de Valeggio et à la bataille de Wagram, dont les noms sont inscrits sur le drapeau.

Reconstitué le 29 décembre 1820 avec les bataillons de la Légion de la Meurthe formée à Nancy en 1816, il prend part à toutes les opérations militaires de la Restauration et du second Empire. En 1823, il participe à l'expédition d'Espagne, en 1831 au siège d'Anvers.

Il fait les campagnes de Crimée et d'Italie, se couvre de gloire à Sébastopol et Magenta, victoires inscrites au drapeau, et dont la dernière, Magenta, lui vaut une Médaille d'honneur. En 1870, il fait partie de l'armée du maréchal de Mac-Mahon, et se bat à Sedan. Son 4e bataillon, incorporé à l'Armée de la Loire, se trouvera à Poupry. Le 52e de marche appartenant à l'Armée de l'Est luttera vaillamment à Villersexel et Chenebier.

_____

Le 52e R. I. peut être fier de son rôle pendant la guerre.

Au début, c'est la lutte dans les Vosges ; l'offensive entamée vigoureusement, les cols de Sainte-Marie et du Bonhomme franchis, les premiers villages de l'Alsace occupés ; puis, il faut reculer devant les forces très supérieures en défendant pied à pied vallées et défilés, et contre-attaquant avec une inlassable énergie.
Vingt-quatre combats en trente jours, des pertes sensibles, mais le flot ennemi est endigué.
C'est ailleurs, dans la Somme, que le Boche va prononcer un nouvel effort; le 52e s'y trouvera et brisera les formidables attaques sur Lihons.
En septembre 1915, le 52e participe à la grande offensive de Champagne, qui comporte de si légitimes espérances. Il conquiert tous ses objectifs dans un superbe élan qui témoigne de l'ardeur qui l'anime,' et obtient sa première palme.
Verdun en 1916 ! C'est la lutte épique de tous les instants pendant plusieurs mois. Aucun ne cédera sous l'effroyable bombardement et d'audacieuses contre-attaques arrêteront encore l'ennemi.
En 1917, c'est l'avance de Roye, la poursuite jusqu'à la ligne Hindenburg, puis la lutte du Chemin des Dames qui rappelle Verdun, l'attaque du Moulin de Laffaux, la brillante conquête de Pinon qui acquiert la deuxième palme et accroche la fourragère au drapeau.
En mai-juin 1918, nouvelle lutte de ténacité et d'usure dans les Flandres sous une pluie d'obus toxiques.
Le 15 juillet, c'est la résistance à la suprême attaque de l'ennemi en Champagne ; le 27, le 52e se porte à l'assaut du Mont-sans-Nom et s'en empare brillamment.
Enfin, le régiment se destine encore à prendre une part active à l'offensive qui se prépare en Lorraine.

Dans la nuit du 10 au 11 novembre, il fait sa marche d'approche ; son mouvement est arrêté par l'armistice signé le jour même; il se continuera quelques jours après en une marche triomphale à travers la Lorraine et l'Alsace reconquises.

LA MOBILISATION

Du 2 au 5 août 1914, le 52e R. I., commandé par le lieutenant-colonel **SOUVERAIN** et composa en grande partie d'hommes de la Drôme, de l'Isère, de l'Ardèche et de la Loire, poursuit avec calme les opérations de mobilisation. Le régiment s'embarque les 5 et 6 août.

LA CONCENTRATION

Transporté en chemin de fer, il débarque à La Chapelle-lès-Bruyères (Vosges), le 7 août.

COMBATS DANS LES VOSGES

Le 8 août, la 27e division occupe la région d'Arches ; dès le 10 elle va gagner Corcieux et envoyer des détachements aux cols de Sainte-Marie et du Bonhomme. Le 11 août, le 2e bataillon est mis à la disposition du colonel **MAILLOT**, commandant le 140e R. I., et affecté au secteur du col de Sainte-Marie. Le 12, une section de la 8e compagnie, sous les ordres du capitaine **INGELLAR**, se porte sur l'enclos des Vaches et y recueille de nombreux objets : casques allemands, sabres, revolvers. Cette compagnie doit occuper le jour même l'enclos des Vaches, mais son mouvement est accueilli par un feu nourri qui l'arrête. Il faut signaler l'attitude du lieutenant **COSTE** qui, commandant le peloton d'avant-garde, reçoit l'ordre réitéré de se porter en arrière, au moment précis où il criait : « En avant ! A la baïonnette ! » pour enlever et déborder le plateau.

Le mouvement offensif du 2e bataillon sur le col de Sainte-Marie reprendra le 15 et le 16 août et aura plein succès; le 17 août, le 2e bataillon se dirigera sur le col d'Urbeis pour rejoindre le régiment en marchant au canon vers Villé le 18, après un sérieux combat à Bassemberg.

Le 12 août, le colonel avait reçu l'ordre de se porter avec les 1er et 3e bataillons au col du Bonhomme. Les positions qui dominent le col, sur le territoire annexé : les croupes 933 du Bresson et de la Tête de Faux, sont attaquées vigoureusement par le 11e bataillon de chasseurs qui les fait évacuer après un combat meurtrier, le 13 août. Le 52e, qui a appuyé ce mouvement, se porte à l'attaque le 15 ; malgré un feu nourri et des pertes sérieuses, le 3e bataillon atteint les crêtes pendant que le 1er bataillon pénètre dans le village du Bonhomme.

Le lieutenant-colonel **SOUVERAIN**, le bras droit traversé par une balle pendant l'occupation du village, se contente de se faire panser, et ne cessera pas d'exercer son commandement, malgré les grandes fatigues, les marches et combats des jours suivants.

La compagnie **SABATIER** avait fait 18 prisonniers dans les caves d'une maison du village du Bonhomme ; ces hommes avaient montré un brassard de la Croix-Rouge qu'ils tenaient dans leur poche et déclaré qu'ils n'avaient pas d'armes. Pendant qu'on les parquait dans le cimetière, la fouille de la cave permettait de retrouver autant de fusils que de prisonniers.

Le régiment vient de remporter son premier succès. Il est relevé hâtivement le 16. Les 1er et 3e bataillons se portent sur Provenchères, faisant une rude étape de 36 kilomètres par la pluie pour cantonner à Lusse, Combrimont, gagner le 17 Colroy-la-Grande pour relever les avant-postes du 22e R. I. en avant de Villé, attaquer aussitôt et subir une vigoureuse contre-attaque ennemie qui oblige au repli sur Steige.

Le 2e bataillon, qui a rallié le régiment le 18 au cimetière de Villé, est attaqué à Meissengott le 19, fortement bousculé, obligé de retraiter par la vallée. La 8e compagnie bat en retraite la dernière, protégeant le mouvement d'une façon efficace. Le 20 août, le régiment se porte sur Bourg-Bruche, Saulxures et Salm. Pendant ce mouvement, la 6e compagnie, par suite d'un renseignement erroné, descend dans la vallée de la Bruche et prend part au combat de la 28e division en gagnant Rothau où elle se trouve avec le bataillon **GAULIER** du 99e. Son avant-garde est accueillie à 18 heures par les feux d'infanterie et de mitrailleuses ; elle se déploie sous

les ordres du capitaine **MARTIN** pendant que le lieutenant **COSTE**, qui commande provisoirement le gros, lance judicieusement deux sections dans la Bruche avec de l'eau jusqu'aux épaules pour tourner la gauche ennemie. Le mouvement réussit parfaitement ; l'ennemi recule de 1 kilomètre environ poursuivi par les feux de la 6e compagnie et du bataillon **GAULIER**. La 6e compagnie se dirige alors vers le col du Prayez pour rallier le régiment.

Le 20 août, tandis que le 1er bataillon a fourni les avant-postes à Malplaquet et que le 2e occupe la maison forestière et la Restauration, le 3e reçoit l'ordre de prononcer une attaque sur Grandfontaine. Son mouvement, arrêté par l'ennemi, est repris le 21 à la pointe du jour ; il se heurte à une brusque attaque. Les deux autres bataillons sont ramenés à Salm. Le régiment va se porter au col du Prayez en laissant une garnison à Malplaquet et à Salm.

Le peloton de la 8e compagnie qui défend Malplaquet, après avoir subi une canonnade des plus violentes, est attaqué et presque anéanti. Par contre, l'attaque sur la Restauration est repoussée.

Le dimanche 23 août, le colonel reçoit l'ordre de se retirer dans la vallée de Rabodeau qu'il a mission d'interdire à l'ennemi ; le mouvement est motivé par la retraite de la 13e division.

Le général **BARET** prend le commandement du 14e corps et prescrit de réoccuper le col du Prayez. Le mouvement s'exécute aussitôt ; les patrouilles ennemies refoulées abandonnent le col.

Le lendemain 24, nouvel ordre de repli sur la scierie des Chavons. L'ennemi est signalé à Celles et le col du Hanz est fortement menacé. Le 2e bataillon doit tenir Pierrepiquée et protéger la retraite.

Les 7e et 8e pourront se retirer sans trop de difficultés ; il n'en sera pas de même de la 6e qui subira un assaut à la baïonnette et contre-attaquera avant de pouvoir se replier par les ravins dans des terrains particulièrement difficiles pour se rallier à la Petite-Raon.

La 13e division ayant évacué Raon-l'Étape et franchi la Meurthe, la 9e compagnie est envoyée au défilé de Saint-Biaise pour le garder.

Le 25 août, le 52e R. I. à l'ordre d'attaquer Saint-Blaise ; le 3e bataillon entre dans le village, mais ne peut gagner la lisière nord, arrêté par le feu des mitrailleuses; le 1er bataillon se bat dans les bois. L'attaque reprend le lendemain 26. A plusieurs reprises, les compagnies sont lancées à l'attaque de Saint-Blaise-la-Roche sans parvenir à s'en emparer, malgré de très lourdes pertes.

Le 27, la division conserve la même mission, c'est-à-dire attaquer sur tous les points et chercher à prendre pied dans la ville de Raon-l'Étape. A peine le mouvement est-il commencé qu'arrive l'ordre de se replier en franchissant la Meurthe, au pont de Saint-Michel, mouvement prescrit en raison de l'occupation par l'ennemi de Saint-Dié et du bois de Répy. Le régiment rallié à Saint Michel-sur-Meurthe se porte sur La Salle et se reconstitue grâce à l'arrivée de renforts.

Le 28, le 2e bataillon prononce une offensive sur Neuf Étangs par les Basses-Pierres ; la progression est difficile.

Le 1er bataillon a eu deux compagnies (1re et 4e) envoyées en soutien au 7e bataillon de chasseurs à Saint-Rémy ; ce village est enlevé par les Allemands à la nuit tombante. Le lendemain, contre-attaque du 2e bataillon à l'ouest de Nompatelise ; elle ne réussit pas à dépasser les boqueteaux

à l'ouest du village, mais elle arrête le débouché de l'ennemi. Le chef de bataillon **DEGOUILLE** est blessé. Dans la soirée, le régiment reçoit l'ordre de se replier sur Mortagne.

Il faut signaler les heureuses dispositions du lieutenant **MOUREN** qui, installant une section de mitrailleuses à la ferme du Han entre Saint-Rémy et La Salle, protégea efficacement la retraite du 1er bataillon et fit subir de très grosses pertes à l'ennemi.

Dès le lendemain, l'offensive est reprise, La Salle est réoccupée.

Le 31 août, le 52e doit attaquer Saint-Remy. Le 1er bataillon pénètre dans le village. A la nuit, le 3e occupe la partie nord-est ; le 2e fouille les maisons, occupe les lisières ouest et sud ; le capitaine **ALLEAUME**, blessé le 28, est retrouvé et évacué dans la nuit ; le nom du soldat **AKOUN** de la 1re compagnie mérite d'être conservé ; cet homme étant resté fidèlement auprès du capitaine **ALLEAUME** pendant deux jours et demi, a su imposer le respect à l'ennemi par son dévouement et sa belle attitude.

La 3e compagnie (capitaine **REGACHE**), envoyée en reconnaissance, le 1er septembre, vers le pont d'Etival, est accueillie au sortir de Saint-Remy par des feux violents et prise d'écharpe par les mitrailleuses qui occupent une position dominante (cote 363) à l'est du village. Le capitaine **DELLAC**, adjoint au colonel, prend le commandement d'un renfort de réservistes qui arrive non encadrés et le porte à l'attaque de cette cote 363. Il réussit à s'approcher à 200 mètres de la position sans parvenir à la réduire. A la nuit, le régiment se rallie à la ferme de Han pour réorganiser ses unités, puis il se reporte sur Saint-Remy.

Le 3 septembre, dès 6 heures, la canonnade ennemie commence à Saint-Remy avec intensité. A 8 heures, pendant que l'artillerie allonge son tir, attaque brusque de l'infanterie. Le bataillon du 75e placé à la gauche du 1er bataillon cède; la 1re compagnie et une partie de la 3e, prises de flanc par les mitrailleuses, ne peuvent se dégager; il ne revient de la 1re compagnie qu'un caporal et onze soldats. Malgré une contre-attaque de la 2e, l'ennemi pénètre dans le village, le 1er bataillon se repliant à travers bois sur La Bourgonce. L'ennemi poursuit son mouvement sur La Salle violemment bombardée par l'artillerie lourde. La Salle est en feu, mais on tient encore dans le village. A 20 heures, l'ennemi prononce une attaque de nuit avec une brigade au moins; la 8e compagnie qui a perdu ses chefs bat en retraite. La partie sud-est de La Salle est perdue, puis reprise par une contre-attaque du 17e bataillon de chasseurs et les éléments du 3e et du 1er bataillon du 52e qui ont pu être ralliés.

Le 4 septembre, le régiment reçoit l'ordre de tenir La Salle le plus longtemps possible, le 14e bataillon de chasseurs gardant les Jumeaux sur sa droite et l'intervalle qui les sépare de La Salle; mais le 14e chasseurs abandonne les Jumeaux, et la 3e compagnie qui occupe la partie nord-est du village se trouve cernée ; elle perd d'un coup son chef, le capitaine **REGACHE**, et 30 hommes. Le colonel **SOUVERAIN** qui commande le régiment prend un fusil et fait lui-même le coup de feu. Le village doit être abandonné, les unités mélangées se replient devant plusieurs bataillons allemands venus de Saint-Remy par les bois. Le régiment se rallie derrière La Bourgonce et tient la position du Moulin.

Le 5 septembre, ordre de tenir, coûte que coûte, vingt- quatre heures ; l'ennemi attaque le matin dans le brouillard, le 1er bataillon arrête net son offensive. Le régiment va cantonner à Mailleufaing, pour se reconstituer. Malgré plusieurs renforts dont un dernier de 600 hommes, le 52e était si éprouvé qu'il ne parvint à constituer que deux y bataillons à quatre compagnies.

Le 8 septembre, le 52e reçoit l'ordre d'enlever la Croix Idoux, appuyée par un bataillon du 140e. La compagnie d'avant-garde (4e compagnie) est accueillie par un feu violent ; le lieutenant **HENAULT** qui la commande est tué ; le mouvement est arrêté. La 7e compagnie ne peut pas progresser davantage. Les 5e et 6e font un mouvement débordant par le sud qui se poursuit le lendemain; elles dominent le carrefour de la Croix Idoux, mais complètement séparées sans possibilité de ravitaillement, elles subissent de grosses pertes causées par les mitrailleuses ennemies ; un orage épouvantable ajoute aux fatigues déjà éprouvées.

Le 11 septembre, l'offensive est reprise ; les tranchées de l'ennemi sont désertes. Le mouvement en avant reprend aussitôt et devient général. La Meurthe est franchie le 12, et le régiment se porte sur Senones.

OPÉRATIONS DANS LA SOMME

Le régiment s'embarque, le 19 septembre, à Charmes et arrive, le 20, dans la région de Saint-Just-en-Chaussée. Le 24 septembre, il est dirigé sur Rosières-en-Santerre, d'où il gagne Lihons; le 1er bataillon occupant le bois Carré à l'est, le 2e bataillon le bois au nord, le 3e restant au sud du village.

Le 25, à 5 heures, Chaulnes est attaquée et enlevée par l'ennemi. Le 140e R. I. qui occupait le village se replie sur la gare et sur Lihons en suivant la voie ferrée. Le commandant **NEESER** (3e bataillon du 52e), pour arrêter le mouvement de l'ennemi, fait occuper le hameau de la Station, il est blessé ; le capitaine **RODET**, qui le remplace, est obligé de se replier. Le 2e bataillon reçoit l'ordre d'attaquer Chaulnes. La progression est pénible ; les patrouilles réussissent à pénétrer dans le village et dans le bois à l'ouest, mais il faut céder devant une forte contre-attaque soutenue par l'artillerie.

L'attaque sur Chaulnes va recommencer le 26 septembre : le 7e chasseurs opérant par le sud, le 2e bataillon du 52e (commandant **DEGOUILLE**) par l'ouest et par la rue de l'Église. Le 2e bataillon ne peut réussir à déboucher de son boqueteau pendant toute la journée ; le 7e chasseurs ne peut pas progresser davantage, fixé qu'il est par l'ennemi retranché à la gare de Chaulnes.

Le lieutenant-colonel **SOUVERAIN**, à son P. C. du passage à niveau du chemin Hallu-Lihons, voit successivement tomber tous ceux qui l'entourent : son adjoint, le capitaine **DELLAC**, mortellement blessé, 2 sous-officiers, 2 cyclistes. L'attaque est reprise à la nuit ; le commandant **FORT** (1er bataillon) reçoit l'ordre d'attaquer le bois, à l'ouest de Chaulnes, avec les 2e et 4e compagnies. Accueilli par une vive fusillade, il se terre avec sa troupe et reprend le mouvement, la fusillade calmée. Il arrive au bois et s'y fortifie. A la pointe du jour, il subit une attaque enveloppante par sa gauche. Les débris des deux compagnies se retirent jusqu'au sud de Lihons. Le commandant, qui a fait personnellement le coup de feu, est resté dans le bois blessé et prisonnier. Deux sections entières sont enlevées.

Le 2e bataillon a vainement prononcé trois attaques successives sur le bois Triangulaire ; il a dû se replier perdant les trois quarts de son effectif. Les Allemands passent par les armes un groupe de prisonniers du 1er bataillon, sous prétexte que les Français continuent à tirer sur eux. Ils obligent les prisonniers à faire des tranchées en face du 2e bataillon.

Le régiment a perdu dans cette pénible journée 12 officiers et la moitié de son effectif.

Les jours suivants, les emplacements sont conservés ; le 29 septembre, le front de la division sera modifié dans la nuit en raison de la situation trop en flèche de la 54e brigade. Le 3e bataillon doit être à nouveau supprimé en raison des pertes. L'arrivée d'un renfort de 5 officiers et 657 hommes organisés en trois compagnies, provenant deux du 111e territorial et une troisième de blessés rétablis, permet la reconstitution du 3e bataillon, le 4 octobre.

Après quelques jours de repos à Rosières, le régiment occupe Lihons et ses abords. Le 30 octobre, le 2e bataillon a fait un bond en avant, s'emparant de la cote 101 et creusant des tranchées en avant des ruines de la-ferme brûlée.

Le 31 octobre, dès 6 heures, l'ennemi commence un violent bombardement qui dure jusqu'à 9h 15. Plus de 10.000 obus de tous calibres tombent sur le village de Lihons, et en particulier sur les tranchées occupées par les 5e et 9e compagnies. Les pertes subies sont considérables, les tranchées bouleversées ; immédiatement après la dernière rafale, l'infanterie attaque vivement et en masse sur tout le front, réussit à crever la ligne et à pénétrer dans le village. Il est 9h 30. Une mitrailleuse installée dans une maison, à la deuxième ligne de défense, sur affût improvisé par le sous-lieutenant **FAVIER**, ouvre le feu et arrête net l'assaillant qui se jette dans les maisons à droite et à gauche pour progresser ensuite par infiltration. Le sous-lieutenant **FAVIER** est secondé par un caporal mitrailleur et un armurier; le caporal est tué, l'armurier devient fou ; il continue à servir seul sa pièce.

A 11 heures, le capitaine **MARTIN** lance la 11e compagnie en contre-attaque dans le village, une section par le nord, trois sections par le sud. La progression de l'ennemi qui est parvenu jusqu'à 150 mètres à l'est de la Place est définitivement arrêtée. Les Allemands s'installent dans les maisons et s'y organisent ; de là, ils tirent sur les tranchées qu'ils prennent d'enfilade. Le capitaine **FAUX**, commandant le 3e bataillon, le lieutenant **ROUX**, pris sous un tas de cadavres, ne peuvent faire un mouvement, l'ennemi tirant sur tout ce qu'il voit remuer. Deux sections de réserve de la 10e compagnie sont engagées pour s'appuyer à celles de la 9e qui n'ont pas cédé et pour se rabattre par les vergers sur les maisons du côté sud de la rue. A midi, la 2e compagnie, réserve de brigade au bois Carré, vient renforcer le centre de la 11e compagnie. Puis, entre 14 et 15 heures, l'arrivée d'une compagnie du 14e bataillon de chasseurs et d une compagnie du 7e bataillon de chasseurs va permettre les efforts successifs réussissant à refouler l'ennemi de la partie sud de la rue de Chaulnes et réoccuper une partie des tranchées.

Une contre-attaque de trois compagnies du 53e bataillon de chasseurs sera lancée à la tombée de la nuit dans la partie nord de la rue de Chaulnes. Le mouvement étant arrêté par le feu d'un groupe occupant une maison isolée, on amène à bras une pièce de 75 du 2e R. A., à 40 mètres de la maison ; la pièce tire quelques obus, les chasseurs peuvent occuper la maison où ils trouvent de nombreux morts et blessés.

Le 1er novembre au matin, la progression reprend lentement, elle se continue toute la journée maison par maison. A 16 heures, le capitaine **MARTIN**, commandant le secteur, se jette à la tête d'une patrouille de chasseurs dans la dernière tranchée qui est immédiatement réoccupée. Le 31 octobre, après deux assauts meurtriers, l'ennemi avait réussi à s'emparer des tranchées de la cote 101 dont les défenseurs étaient submergés par des forces très supérieures. Néanmoins, un nouvel assaut, dans la soirée, a pu être brisé ainsi que les attaques du lendemain.

Pendant toutes ces attaques il faut signaler plus particulièrement la section de l'adjudant **COUSSON**, 5e compagnie, qui occupait en poste avancé une tranchée sur le chemin du

Pressoir-Nord. Cette section, noyée dans les attaques, résiste énergiquement, perd les trois quarts de son effectif, mais garde sa tranchée.

Le 2 novembre au soir, le régiment a repris toutes ses positions, sauf les tranchées de la cote 101 qui, d'ailleurs, n'avait été occupée que le 30 tardivement sans pouvoir être organisée. Le 52e avait fourni un effort considérable, barrant la route à des troupes de deux divisions ; les numéros relevés sur les morts ont permis de constater que nous avions eu affaire aux 60e, 70e, 17e, 174e, 137e et 138e régiments.

Nos pertes étaient lourdes : 10 officiers, 610 hommes.

Le 12 novembre, le lieutenant-colonel **SOUVERAIN**, promu colonel, quitte le régiment pour prendre le commandement des groupes des bataillons de chasseurs du 14e corps ; il est remplacé par le lieutenant-colonel **MARGOT**, chef d'état-major du corps d'armée. Le colonel **SOUVERAIN** reprendra, en décembre, le commandement du régiment jusqu'au 15 janvier, date de sa nomination à la 42e brigade, à la tête de laquelle il sera tué.

BATAILLE DE CHAMPAGNE

(25-28 septembre 1915.)

Le 7 août, le 14e corps est relevé dans la Somme ; le 12, le régiment débarque à Saint-Hilaire-au-Temple. Le 52e va participer à la grande offensive de Champagne, le 25 septembre. Jusqu'à cette date, il s'emploie tout entier aux pénibles préparations d'attaque.

Le 25, à 6h 30, le dispositif est le suivant : deux bataillons en première ligne, le 2e à droite, le 3e à gauche, le 1er bataillon en deuxième ligne. Chaque bataillon en colonne double formant vagues, tout le monde devant s'ébranler à la fois à 9h 15. Le front du régiment mesure 180 mètres entre les entonnoirs 83 à 86 de la tranchée du Rhin. Des gradins de franchissement avaient été prévus dans les premières parallèles et des ponts légers placés sur les sapes et leurs ramifications.

La préparation d'artillerie commencée depuis trois jours se termine par un redoublement d'activité.

A 9h 15, sur toute la ligne, les clairons sonnent la charge ; la musique du régiment massée dans la troisième parallèle, joue la *Marseillaise*, et le régiment d'un seul bloc, débouche en trombe, drapeau déployé, dans les lignes ennemies.

Les survivants de cette marche unique n'oublieront jamais le spectacle grandiose de ces lignes mouvantes, avançant résolument dans un terrain bouleversé, à travers les obstacles qui se dressent à chaque pas; car ce terrain où l'on marche n'est qu'une succession de trous d'obus qui se touchent et partout un amas de fer tordu, de ronces artificielles qui s'enroulent autour des jambes. Il est presque impossible de marcher sans glisser, sans tomber, sans déchirer ses vêtements, sans se meurtrir. On tombe et on se relève aussitôt. Chacun se sent soulevé par ce grand souffle qui secoue les cœurs et tend toutes les énergies. L'artillerie ennemie de tous calibres fait rage et les obus qui tombent à travers les masses compactes produisent des trouées sanglantes. Ici et là ce sont 10 ou 15 hommes tués ou grièvement blessés ! La marche n'en est pas ralentie.

Ancestramil

Les premières lignes allemandes (tranchées du Rhin et du Danube), absolument bouleversées par notre bombardement, sont franchies sans encombre et sans pertes sensibles. Elles sont barrées et leurs défenseurs mis hors de combat par nos équipes de nettoyeurs.

La grande organisation de deuxième ligne (tranchée d'York) n'offre pas de résistance sérieuse. Par l'impétuosité de son mouvement, le régiment échappe au tir de barrage de l'artillerie allemande; il fonce résolument vers le nord pendant que le 415e R. I., qui a débouché derrière lui, se répand sur sa gauche jusqu'à proximité du trou Bricot. La progression se poursuit sans rencontrer une trop vive résistance de la part do l'infanterie ennemie dans la zone des batteries de première ligne. Ces batteries opposent à notre mouvement un feu nourri. Le régiment, en avance sur l'horaire arrêté d'accord avec les batteries chargées de l'appuyer, est contraint à de nombreuses reprises de faire allonger le tir du 75 qui gêne parfois nos troupes. Deux batteries de campagne de 77, une batterie de 105 sont enlevées à la baïonnette. Les artilleurs ont mieux tenu que les fantassins, plusieurs sont encloués sur leurs pièces. Le régiment fait de nombreux prisonniers.

La progression continue encore aussi rapide jusqu'à la voie du Decauville qui est dépassée ; le régiment s'empare d'une nouvelle batterie lourde et s'engage résolument sur les pentes de la cote 193. Là, il se heurte à une organisation défensive importante (tranchée de la Butte de Souain et de la Vistule) armée de mitrailleuses. Les fantassins allemands ressaisis fusillent nos hommes.

Une batterie ennemie, tirant du nord-est, exécute des tirs de barrage dans le vallon sud 193. Les troupes de gauche retardées dans leur mouvement par l'organisation du trou Bricot, celles de droite par le point d'appui de Tahure, nous laissent en saillant sur la ligne de combat. Cependant la progression est sur le point de s'organiser par la droite (vallon du Decauville) lorsque l'ordre arrive de s'arrêter et d'organiser le terrain conquis.

Le régiment a avancé de 4 kilomètres en moins de deux heures; il s'établit sur la cote 193 et creuse des tranchées. Les pertes en officiers comportent 4 tués : capitaine **MOUREN**, lieutenant **PICARD**, sous-lieutenant **CHABAS** et sous-lieutenant **FLACHAIRE DE ROUSTAN** ; 14 blessés.

La mort du capitaine **MOUREN** est particulièrement émouvante. Cet officier connu pour son héroïsme est parti avec les premières vagues de façon à chercher d'utiles emplacements pour ses mitrailleuses. Il marche un mousqueton à la main, et s'élance à l'abordage d'une batterie de campagne pour faire prisonnier le personnel ; un officier allemand qui s'est ressaisi, le tue en déchargeant sur lui son revolver à bout portant ; il est lui-même tué aussitôt.

Le 26 septembre, dans la matinée, tir violent de l'artillerie ennemie qui prend d'enfilade les pentes sud 193. Le régiment et la ligne renforcée par le 140e et le 416e se reportent à l'attaque des positions allemandes. L'assaut se déclenche malgré un barrage intense et la ligne descend dans le bas-fond nord 193 où se trouve une tranchée qui est franchie et nettoyée, puis on part à la cote 201.

Un fortin ennemi garni de mitrailleuses prend d'enfilade le mouvement, ce qui provoque un rabattement à l'est dans le bois 30. De nouveau la ligne repart à l'assaut et se trouve arrêtée au milieu du jour devant les fils de fer intacts de la défense.

Le lendemain 27, avec les unités mélangées sur le front de la division, il est formé plusieurs groupements (**BEUVELOT, PEILLARD, FAES**).

Les 1er et 2e bataillons, sous le commandement du lieutenant-colonel **POUSSEL**, reçoivent la mission de s'emparer des tranchées 193 et de s'y installer solidement. Le 3e bataillon (groupe **FAES**), reçoit l'ordre de marcher à l'attaque de 201 par le nord-ouest, en prenant comme axe de marche la voie du Decauville. L'attaque fixée à 14 heures est retardée jusqu'à 16 heures pour permettre la destruction par l'artillerie des défenses accessoires. Les mitrailleuses et les tirs de barrage font subir de grosses pertes et contraignent les trois bataillons à s'arrêter à proximité des fils de fer de la défense trouvés intacts. Devant l'impossibilité d'enlever une position aussi solide, les 2e et 3e bataillons sont ramenés dans la tranchée sud 193, pendant que le 1er bataillon réussit à maintenir quelques éléments à proximité des tranchées ennemies A 17h 30, un obus tombe sur le P. G. du colonel, tuant le lieutenant-colonel **POUSSEL** qui commandait le régiment depuis le 20 septembre et blessant son adjoint, le capitaine **COSTE.**

Le commandant **CONFORTINI** prend le commandement du régiment ; il est nommé lieutenant-colonel le 7 octobre.

Les pertes de ces trois jours de bataille ont été lourdes : officiers, 5 tués, blessés 26 ; troupe : 85 tués, blessés 569, disparus, 203.

Le général **DE CASTELNAU** cite le 14e corps à l'ordre des armées, le 29 octobre. Le 30, le général **PÉTAIN** cite le 52e à l'ordre de l'armée.

VERDUN
(1916.)

Le 21 février se déclenche la formidable attaque allemande sur Verdun, renouvelée à maintes reprises avec les meilleures troupes de l'ennemi. Pour arrêter cet effort répété, il faudra successivement tous les régiments d'infanterie ; le 52e, lancé dans la fournaise le 10 mars 1916, prendra une large part à cette résistance acharnée. Pendant six mois, de mars à août, il tiendra les secteurs du fort de Vaux et du tunnel de Tavannes. Il résistera aux bombardements les plus formidables, surmontant des souffrances et des fatigues inouïes.

Le capitaine **Henry BORDEAUX,** de l'Académie Française, dans *Les Derniers jours du fort de Vaux*, a publié le journal du commandant **PÉLISSIER**, et mis en relief l'héroïsme de son bataillon. Ce récit a sa place tout indiquée dans l'historique.

« Le 2 juin, le 1er bataillon reçoit l'ordre de se rendre à Fontaines-de- Tavannes, à la disposition du colonel **TAHON**, du 142e, commandant le secteur. La prise de Damloup est confirmée.

« C'est alors une explosion de colère chez les hommes. Damloup appartient un peu au 52e qui l'a occupé à plusieurs reprises et conservé au prix de bien des pertes. Beaucoup des nôtres y dorment pour toujours. Ce mauvais coin nous est devenu cher.

« La tête de la colonne arrive à Fontaines-de-Tavannes, vers midi. Immédiatement, le chef de bataillon se rend auprès du colonel **TAHON**. Le colonel **CONFORTINI**, commandant le 52e R. I., resté pour passer les consignes, est présent.

« L'arrivée du bataillon semble apporter un soulagement véritable.

…….

Amicale Tramil

« On compte sur le bataillon pour rétablir cette situation. « Ne reculez sous aucun prétexte; ne cédez pas un « pouce de terrain », dit le colonel **TAHON**. - « Ce n'est pas dans nos habitudes », répond le chef de bataillon.

« Les dispositions prises sont les suivantes ; le bataillon recueillera la 4e du 142e et la 11e du 142e (ce qu'il en reste). Un groupement est formé comprenant ces deux compagnies et la 4e du 52e (capitaine **RONJAT**), la 1re du 52e (sous-lieutenant **ARBEY**), la 3e du 52e (lieutenant **FALISSARD**), la compagnie de mitrailleurs du 52e (capitaine **FAVIER**), enfin, le peloton du 234e. Cet ensemble est mis sous les ordres du commandant **PÉLISSIER**. La 2e du 52e (capitaine **RUBIN**), est mise à la disposition du bataillon **BOIN**, du 142e, qui tient l'ouvrage de La Lauffée, pour compenser la perte de la 11e du 142e.

« La mission est de surveiller le fond de la Horgne et la direction du fort de Vaux.

« On touche des grenades et les compagnies se mettent en route dans l'ordre suivant 4e, 1re, C. M. 1 (compagnie de mitrailleurs), par le boyau de la Doler, 3e et 2e par le boyau de la Frecht.

« Ce mauvais boyau de la Doler, seule artère conduisant à la batterie de Damloup, est impraticable. Repéré, battu incessamment, il est obstrué de débris de toutes sortes : matériel abandonné, cadavres.

« L'odeur des lacrymogènes persiste ; il faut à certains passages prendre le masque. A peu près bon sur la pente sud, le boyau est médiocre sur le plateau et n'existe plus sur le versant nord, sur un parcours de 500 mètres. Là, s'entassent les hommes en attendant que la reconnaissance soit faite.

« Le poste de commandement du chef de bataillon est fixé à l'abri de combat, à 200 mètres en arrière de la « batterie ». Le lieu est indescriptible ; c'est l'image de la désolation. On aperçoit très nettement les ruines du fort de Vaux sur la gauche ; en face, ce qui fut la batterie de Damloup ; derrière le terrain disparaît : c'est le fameux ravin de la Horgne ; à droite s'allonge la croupe qui descend vers le village de Damloup ; enfin, encore plus à droite, le fond de la Gayette.

« L'abri de combat lui-même n'est plus qu'une ruine, ruine dangereuse, car les allées et venues la signalent comme cible et elle n'offre plus la résistance voulue pour les gros calibres. Tous les plafonds ont été crevés, sauf celui d'une pièce qui menace de tomber (et qui s'effondra quelques jours plus tard), et qui sert de refuge pour les blessés. Une autre petite pièce sert à la fois de salle de pansement et de poste de commandement, la paroi en est fendue.

« Cet abri est plein, on peut à peine y circuler et introduire les blessés. Le chef de bataillon ne peut loger sa liaison qui restera debout ou accroupie dans le couloir. Lui-même arrive enfin à se procurer un banc étroit, qui, durant cinq jours, lui servira de siège, de table, et même à certains moments très rares de lit. Il y fait très obscur : il faut voiler les lueurs des bougies. Les éclatements d'obus les éteignent à tout instant.

« La batterie de Damloup n'existe plus : c'est un monceau de terre et de pierres. Aucun abri, sauf une sorte de caverne creusée sous la batterie même et très étroite. A aucun moment, un blessé ne pourra y trouver refuge. C'est à l'extérieur, dans des trous d'obus vaguement reliés entre eux, qu'il faut vivre et qu'il faudra se battre.

« Le capitaine **CADET**, de la 4e compagnie du 142e, met le chef de bataillon au courant de la situation. Elle est simple : la tranchée de Saales qui reliait la batterie à Damloup, privée de son point d'appui de droite, n'a plus aucune valeur défensive; c'est une simple antenne vers l'ennemi, nivelée par les obus et enfilée par les mitrailleuses. La 4e du 142e s'est repliée vers la batterie et en occupe encore 150 mètres. Une pièce de mitrailleuse est placée à son extrémité, face à Damloup. Le capitaine **CADET** estime à 80 fusils environ ce qui lui reste.

« La batterie elle-même est occupée par une trentaine d'hommes de la 11e du 142e. A l'est, toute liaison est perdue ; il serait urgent de se replier au bois du fond de la Gayette où la 3e du 52e doit prendre position. A l'ouest, le fond de la Horgne est complètement démuni de défenseurs.

« La reconnaissance est très difficile. On ne peut songer à établir des liaisons avant la nuit ni amener des troupes sur ce terrain incurvé vers l'ennemi et battu constamment. D'ailleurs, l'effectif du groupement est trop faible pour garnir utilement tout le front. On est dans l'incertitude sur le sens possible d'une attaque. En conséquence, le chef de bataillon décide de prendre une formation plus profonde, en conservant une grosse masse de manœuvre de deux compagnies, prêtes à soutenir le choc avec toutes ses forces sur le point directement menacé. Les compagnies **RONJAT** et **ARBEY** sont placées l'une derrière l'autre, aux environs de l'abri de combat.

La surveillance est assurée par le 142e. La compagnie **FALISSARD** va prendre position sur le flanc droit, dans le bois du fond de la Gayette, avec lequel toute communication de jour est coupée. La nuit est mise à profit; les liaisons sont rétablies par patrouilles, non sans peine.

« A 400 mètres sur la gauche, on rencontre des troupes amies, mais comment boucher ce trou sans s'affaiblir ? Il faut y renoncer et se contenter de le faire étroitement surveiller. A droite, la liaison n'existe pas, mais ce côté se prête moins à un assaut.

« On creuse le sol : le nouveau front s'organise et l'inquiétude se dissipe. Des mitrailleuses sont placées à la batterie et à l'extrémité de la tranchée de Saales où, à la hâte, on crée un petit ouvrage. La situation s'éclaircit donc, sans toutefois s'améliorer sensiblement, car les nuits sont très courtes et le travail gêné par le tir.

……..

« Le 3 au matin, la situation est la même ; le dispositif est celui de la veille.

« Le bombardement augmente d'intensité. Habilement nuancé, il cesse brusquement, pour reprendre par rafale s; puis c'est un tir ralenti et continu encore plus exaspérant. Tous les calibres sont représentés : fusants ou percutants. Les points les plus battus sont : la batterie, l'abri de combat et le boyau de la Doler. Les hommes se recroquevillent dans leur trou et subissent passivement ce déluge, non sans pertes.

« Les guetteurs signalent des rassemblements ennemis dans le fond de la Horgne. Des petits groupes très dispersés sortent de Damloup, puis se jettent dans l'angle mort du ravin et disparaissent. Combien en passe-t-il ? On ne sait, mais une menace plane. Les 75 tirent sans relâche, mais sans obtenir le résultat désiré, car il faudrait tirer plus court et ils accrochent la crête. Déjà, ils ont causé des pertes dans les défenseurs de la batterie et les fusées-signaux sont lancées à maintes reprises : « Allongez le tir ! Allongez le tir ! » Les artilleurs les voient-ils ?.

« La journée s'écoule interminable. Tout à coup, vers les 18 heures, le cri retentit : « Aux armes ! » C'est l'attaque prévue, presque un soulagement. Dans le fracas, on n'a rien entendu, mais certainement la première ligne a dû ouvrir le feu. Elle est peut-être même déjà accrochée avec les éclaireurs ennemis.

« D'où vient cette attaque ?. De gauche après avoir remonté le ravin de la Horgne, ou bien directement du fond même du ravin et de Damloup ? Incertitude qui peut être fatale.

« Les deux compagnies de choc sont sur pied. Les hommes ont l'œil sur leurs chefs : tranquilles, calmes, prêts à tous les sacrifices, ils attendent un ordre. Les mitrailleurs de la section de réserve (sous-lieutenant **CHABERT**), indifférents en apparence, vérifient leurs pièces, passent le chiffon, font jouer les culasses. Le capitaine **RONJAT**, la canne à la main, va d'un homme à l'autre, passe une dernière inspection, donne ses instructions. Le sous-lieutenant **ARBEY** accourt auprès du chef de bataillon.

« **ARBEY**, les Boches nous attaquent, nous allons avoir « l'honneur de charger ! » Pas trace d'émotion ; simplement son sourire s'accentue et ses yeux s'illuminent d'un petit éclair.

« Tout ceci n'a duré qu'un instant ; le renseignement attendu est arrivé par coureur. Un court billet du capitaine **CADET** le complète : « La tranchée de Saales est « abordée. La section de mitrailleuses du 52^{e}, placée à «l'extrémité, a été anéantie par un obus. Repli sur la « batterie que j'occupe avec les débris de la 11^{e} du 142^{e}. « Nous tenons, mais la situation est très critique si on « ne nous dégage pas. »

« Donc, c'est bien de face et de droite, venant de Damloup, que l'attaque est lancée. Les premières vagues sont déjà orientées, elles ont même dû franchir sans trop de dommage, les premières pentes; elles sont trop avancées pour changer de direction. C'est le moment :

« En avant ! » Au pas de course les compagnies **RONJAT** et **ARBEY** se déploient, mouvement difficile sous le feu. Il s'exécute cependant vers la droite et par échelons de peloton, **RONJAT** au pivot, appuyé à la batterie ; **ARBEY** à l'aile marchante.

« Ils ont été vus : barrage. Le deuxième peloton de la compagnie **ARBEY** est entièrement détruit, sauf six hommes qui, continuant leur course, viennent, désorientés, demander au chef de bataillon : « Nous ne sommes « plus que six, où faut-il aller ? » Du doigt, il leur indique la silhouette de leur lieutenant, debout de toute sa taille, et sans un mot, ils le rallient. La section de mitrailleuses de réserve suit le mouvement. Les hommes, la lourde pièce sur l'épaule ou les caisses à cartouches au bout des bras, vont péniblement sur le sol mouvant et se hâtent à grands efforts.

« Le choc a lieu. Ce qu'il fut, personne ne peut le dire de façon précise, toute vue d'ensemble échappe; chacun sait ce qu'il a fait et ignore ce qu'a fait le voisin. Cependant, il résulte des souvenirs recueillis que les premières vagues allemandes touchaient la batterie lorsque surgit la compagnie **RONJAT**. Il y eut recul sur la deuxième vague. Puis, à ce moment, la compagnie **ARBEY** prend d'écharpe ces premières vagues, déjà en désordre. Elles se désagrègent, tourbillonnent, et finalement refluent sous les feux.

« Cependant elles vont pouvoir se ressaisir ; des masses profondes sortent de Damloup par l'unique rue du village et le ravin de la Horgne, en angle mort, est une place d'armes très favorable.

« Non. Le sous-lieutenant **CHABERT** a vu ce danger. Il dirige le feu de ses mitrailleuses sur cet objectif ; les pièces crépitent à grande vitesse et voilà que s'entassent les cadavres Le flot des assaillants est tari à sa source même ; c'en est fait, l'attaque est brisée irrémédiablement. Cependant, les unités de contre-attaque, bien éprouvées d'ailleurs, ne peuvent être ramenées en arrière ; elles reçoivent l'ordre de rester sur place et de se retrancher. Choix définitif du terrain, répartition des troupes, flanquements, autant de problèmes, simples dans le silence et le calme, singulièrement compliqués sous le feu. Pourtant, de leur solution, plus ou moins heureuse, découle la solidité du front et c'est uniquement sur cette solidité que repose dès maintenant la défense. Toutes les réserves ont, en effet, été engagées : il importe d'en reconstituer d'urgence.

« Le colonel **TAHON** charge alors le colonel **CONFORTINI** du commandement d'un groupement nouveau englobant, d'une part, le groupement **PELLISSIER** tel qu'il a été constitué et, d'autre part, deux compagnies du 234e. Mais ces deux compagnies, prêtées par une division voisine, ont une mission nettement définie et purement défensive. Elles doivent garnir le rebord sud du plateau de La Lauffée et ne peuvent coopérer à la défense proprement dite de la Batterie. Le capitaine qui les commande, fort d'un ordre écrit, s'y refuse absolument. Le colonel **CONFORTINI** demande alors une compagnie au 2e bataillon du 52e, en réserve à Tavannes. La 6e (sous-lieutenant **COUSSON**) est désignée. Malgré toute sa diligence, elle n'arrivera que vers 22 heures.

« Il n'existe donc aucune réserve, lorsque, à 20 heures, se produit une seconde attaque, non moins violente que la première. Dans la nuit tombante, des ombres se glissent de trous d'obus en trous d'obus. Incertains, sans doute, sur notre situation exacte, démoralisés peut-être par l'échec de la première attaque, les Allemands débutent par des feux de mousqueterie et de mitrailleuses. Poussés par leurs officiers, ils arrivent sans cesse et renouvellent leurs efforts pendant plus d'une heure. Ténacité digne d'un meilleur sort ! Les feux de barrage, le tir des mitrailleuses, les coups de fusil les rejettent inlassablement dans le ravin. Très peu arrivent à portée de grenade.

« Vers 21 heures, c'est fini. Un calme relatif renaît.

Le bombardement reprend.

« La 6e compagnie du 52e arrive vers 22 heures. Elle va renforcer d'une section la compagnie **ARBEY** et appuyer d'une autre section la section de mitrailleuses de gauche à la Batterie. Cette section, en effet, est très en flèche, car, étant donnée l'orientation du combat, elle n'a pas hésité à se porter légèrement en avant « pour mieux voir », explique un blessé. Maintenant, elle se sent soutenue. Les deux autres sections restent en réserve dans le boyau de la Doler.

« La nuit est venue ; il faut d'abord se ravitailler en matériel, munitions, eau, et, si possible, vivres, car les deux jours du départ sont épuisés.

« Cinq mitrailleuses ont été détruites ; les fusées-signaux manquent totalement et les grenades sont en nombre insuffisant. Les transports sont organisés sous l'impulsion du colonel **CONFORTINI**. Les porteurs seront les pionniers, les téléphonistes sans emploi, les coureurs, les brancardiers et les musiciens montant à vide. Personne ne doit rejoindre la première ligne sans coopérer à cette besogne ingrate entre toutes. Le régiment, semble-t-il, ne vit pendant toute cette nuit que pour ceux qui se sont battus, et ce n'est pas un mince réconfort que l'arrivée des camarades joyeux et fiers. On se serre les mains, on se félicite.

Ancestrame

« Voici d'abord des vivres, en petite quantité, malheureusement, mais on ne peut faire mieux ; des bidons de vin, d'eau-de-vie, chose précieuse. Les téléphonistes se sont chargés des grenades, les mitrailleuses manquantes sont remplacées. Quant à l'eau dont le besoin se fait si cruellement sentir, elle est le souci constant du commandement. Une réserve de bidons vides est constituée. Chacun, quoi qu'il porte, devra en sus en descendre deux et les remonter pleins. L'échange se fait au poste 4e secours. Ainsi on aura une réserve pour les blessés, et même on pourra faire parvenir quelques bidons aux camarades de la première ligne. Les muletiers de la compagnie de mitrailleurs laissant leurs animaux à la garde de quelques-uns, montent le ravitaillement presque complet de leur compagnie, on le partage équitablement avec les voisins.

« Les pertes ont été très sérieuses. Le capitaine **RONJAT** a été blessé mais continue à exercer son commandement, la tête bandée. Plusieurs officiers, moins heureux, sont atteints gravement et doivent être évacués. Sur l'ensemble, il y a de nombreux morts, déchiquetés par les obus. Dans l'espace de quelques heures, 200 blessés au moins passent au poste de secours. Après un pansement rapide, tout ce qui peut marcher ou se traîner file vers l'arrière. Combien ont été atteints de nouveau ou sont morts en route ?... Certains meurent au poste même. On les dépose dans la cour, devant la porte tout simplement.

« Un grand nombre ne sont que commotionnés : ils sont sourds, hébétés, suffoqués par l'explosion. Leur visage et leurs mains ruissellent de sang qui coule par mille blessures projection de terre et de sable et se mêle à la poussière pour former des caillots affreux. « Ils « m'ont bien maquillé le portrait ! », dit l'un d'eux. D'ailleurs, ils sont gais, plaisantent et ne pensent qu'à leurs succès. « Qu'est-ce qu'ils ont pris, les Boches ! ». C'est le refrain.

« Un blessé mérite une mention spéciale. Il est amené le 4, au poste de secours. Pris dans l'explosion d'un obus au début de l'affaire, il est complètement aveuglé et a des éclats un peu partout. Il reste avec deux camarades, toute la nuit et la journée du 4, dans un trou d'obus. De temps en temps, il leur parle. A un moment donné ne recevant pas de réponse il les touche : ils sont morts. Patiemment, il attend. Enfin, un autre blessé passe près de lui ; il l'appelle et dans la nuit ils se mettent en route. Il s'appuie des deux mains sur les épaules du premier qui le guide et parvient au poste de secours. Son visage tuméfié n'est qu'une plaie : les paupières, les lèvres sont gonflées. Il boit goulûment et ses lèvres fendues laissent couler de l'eau, du sang et de la terre. On badigeonne ce visage à la teinture d'iode ; on lui entoure la tête. Il ne cesse de parler. Il souffre, vient de vivre des heures tragiques et il blague. On écarte de force les paupières tuméfiées : il perçoit la lumière ; il est heureux ; de ses angoisses, de ses souffrances, rien ne compte plus. Il faut partir. Le procédé sera le même : les mains sur les épaules de son camarade. Tous les deux, dans la nuit, sous les obus, vont faire ce long trajet de l'abri de combat au fort de Tavannes. En sortant, il dit simplement : « Ça, « c'est bath !. Je m'en f. des lacrymogènes! ».

« Les brancardiers et les musiciens ont une besogne écrasante : le poste est plein de blessés couchés ; certains ont besoin d'une intervention rapide. On voit le moment où il faudra les étendre dehors. Les brancards sont insuffisants. Un relai est établi à Fontaines-de-Tavannes où se trouve le véritable poste de secours. L'abri de combat n'est qu'un refuge provisoire. Sans arrêt, durant cette nuit, les brancardiers font le trajet et reviennent en courant. Au matin, le poste est presque vide. »

…….

« Rien, en vérité, dans nos chansons de Geste, n'est plus beau que ces épisodes de Damloup ! Voyez ce défilé de blessés. Celui-ci plein de sang, plaisante : « M'ont-ils « maquillé le portrait

! » Cet autre qui se croit aveugle et qui pour ne pas se perdre, parle à ses voisins, n'en recevant plus de réponse, les touche et constate qu'ils sont morts. Les six survivants de tout un peloton de la compagnie **ARBEY**, désorientés, demandent à leur chef de bataillon où aller. Le commandant leur montre leur lieutenant qui marche en avant : dociles, sans un mot, ils le rejoignent. Mais aussi, quels chefs !. Le lieutenant ! **ARBEY**, qui, à dix-neuf ans, deux fois blessés, deux fois cité, commande une compagnie, ne rappelle-t-il pas les enfances de Roland et Olivier, ou le petit Aymerillot qui prit Narbonne ?... Fils du colonel **ARBEY**, commandant le 99e R. I., qui fut tué à la tête de son régiment à Herleville, le 25 septembre 1914, il fait partie de la promotion de la Grande Revanche, la dernière de Saint-Cyr. Au début de la guerre, il a dix-sept ans. La mort de son père le surprend au camp de La Valbonne, au cours d'instruction. Dès lors, il n'a plus qu'une idée : venger son mort et servir son pays au combat. Le 5 janvier 1915, il rejoint le front comme sous-lieutenant et se signale aussitôt par son ardeur, son mépris du danger et aussi par une grâce adolescente qui conquiert tout le monde, chefs et soldats. Le 25 septembre 1915, anniversaire de son deuil, il charge avec enthousiasme à l'attaque de Champagne et reçoit sa première blessure. Au moment des affaires de Damloup, il vient d'être blessé à nouveau, mais il a pu rester. Le commandant **PELLISSIER** n'a qu'à le montrer qui marche à l'ennemi, la taille redressée, aux six survivants du peloton écrasé par le feu, pour que ceux-ci, rassérénés, s'orientent dans la bonne direction. Il est de ceux avec qui les hommes vont partout. Le regarder, c'est sentir affluer tout ce qu'on a de courage et de force. »

……..

Ces deux noms de **RONJAT** et **d'ARBEY** doivent être conservés pieusement et leur exemple donné aux générations futures.

Le capitaine **RONJAT** sera tué, en août 1916, dans ce même secteur du Chenois. L'ennemi attaquant la tranchée qu'il occupait, il a porté sa compagnie en avant, voulant la faire foncer sur les vagues d'assaut boches. Un officier du régiment qui avait relevé sa compagnie écrivait récemment : «J'ai salué son corps ; il était resté dans la position du pas de gymnastique et traduisait toute la volonté, tout le courage qu'il avait mis à foncer sur l'ennemi. »

Le lieutenant **ARBEY** se distinguera encore dans maintes circonstances ; le 22 octobre 1917, veille de l'attaque du Moulin de Laffaux, il enverra une section en reconnaissance commandée par le lieutenant **BORTZMEYER**, conformément aux ordres reçus, pour constater l'état de démolition des lignes ennemies. Il tiendra à accompagner lui-même cette reconnaissance au cours de laquelle il sera grièvement blessé; il aura l'énergie de cacher sa blessure, de donner des ordres pour le repli, et ce n'est qu'au retour qu'il tombera épuisé et se laissera emmener par les brancardiers. Un sergent de sa compagnie parlant de lui dans son journal de marche, disait : « Le courageux lieutenant **ARBEY** est animé du plus pur esprit de sacrifice; il aime ses hommes et en est aimé, et quand les jours de combat il marche en avant, sublime dans son héroïsme, personne ne recule, n'ose .reculer. C'est le chef. Sa compagnie à une âme qui vibre avec la sienne. »

Le 4 mai 1918, dans les Flandres, dans une attaque des 1er et 2e bataillons, sous un barrage terriblement meurtrier, la 1re compagnie atteignait seule son objectif, et s'y maintenait désespérément jusqu'à l'encerclement. Ce jour-là, le capitaine **ARBEY** était porté disparu.

AVANCE DE ROYE

(1917.)

Au début de mars 1917, le régiment, sous les ordres du colonel **PÉLEGRIN**, a pris part, dans la région du camp de Crèvecœur, à des exercices préparatoires en vue de l'offensive projetée vers Roye. Le 15 mars, le 52e occupe le secteur devant Roye au nord de l'Avre.

Dans la journée du 16 mars, on apprend que la 28e division, au sud de l'Avre, a fait une attaque partielle et qu'elle n'a trouvé presque personne dans les tranchées allemandes. Les prisonniers déclarent que le secteur va être abandonné et le repli va s'opérer jusqu'à la ligne Hindenburg. Le régiment tente un coup de main et occupe sans coup férir les première et deuxième lignes ennemies. Le 17, à 7 heures, le régiment entier se porte à l'attaque; son axe de marche est le centre du village de Villers. La liaison existe à droite avec la 28e division, à gauche avec la 62e. Les tranchées des Cornets, Albérick sont enlevées. Le mouvement en avant est même retardé par notre artillerie, qui tire court. A 8 heures, le village de Villers-lès-Roye est occupé. Il reste à parcourir un grand plateau garni de blockhaus et constituant une forte position. L'artillerie lourde martèle cette position, le mouvement reprend, et le régiment pénètre dans Roye où il délivre les premiers civils, qui n'en veulent pas croire leurs yeux. C'est du délire, mais cette joie est diminuée par le spectacle de tant de ruines, la misère des femmes et des enfants abandonnés par les Allemands; ce ne sont guère que des gens âgés ou malades.

Le 23, le 52e attaque le village de Montescourt et s'en empare.

Le 27, un obus tombe à proximité du P. C. du colonel, tue le chef d'escadron **DE COUTARD,** blesse le colonel **PÉLEGRIN**. Le 31 mars, le lieutenant-colonel **PICARD** prend le commandement du régiment.

Le 1e r avril, nous occupons La Neuville-en-Beine.

Le 15 mai, le régiment est envoyé au Chemin des Dames où, durant un mois, il monte la garde sans défaillance, tâche ingrate, mais accomplie avec un sentiment complet du devoir et la plus entière abnégation.

……..

Au mois d'août 1917, devant Itancourt, nous avions fait de fortes émissions de gaz, dans la nuit du 23 au 24. Le commandement voulant en connaître le résultat, et savoir si les lignes ennemies étaient toujours occupées, une reconnaissance est envoyée le 24 au matin. Elle est commandée par le lieutenant **RANC** qui dispose de 1 sous-officier, 2 caporaux et 20 hommes. Cette patrouille fait preuve d'un sang-froid et d'une audace remarquables pour ramper jusqu'aux réseaux ennemis. La progression est rendue pénible par le port du masque nécessaire pour avancer dans la nappe de gaz stagnante entre les lignes. Les défenses accessoires étaient considérables et la patrouille n'avait pour les franchir d'autres moyens que ses cisailles. Dissimulée dans les herbes, elle réussit à cisailler et à franchir le premier réseau ; elle abordait résolument le deuxième lorsqu'un petit poste ouvrit le feu d'un buisson et donna l'alerte, déclenchant aussitôt un tir de la tranchée et un tir ajusté de mitrailleuses. Le repli s'imposait, il s'exécuta dans le plus grand ordre, homme par homme, avec un sang-froid qui permit d'utiliser le terrain et d'éviter des pertes. Le lendemain, le colonel **HUSBAND**, commandant L'I.D. 27, adressait ses félicitations dans les termes suivants :

Ancestramil

« Le 24 août au matin (5 heures), le 52e R. I. a envoyé une patrouille qui avait pour mission de pénétrer dans les lignes ennemies afin de se rendre compte des effets produits par nos émissions de gaz de la nuit et de prendre contact de l'ennemi.

« Cette patrouille composée de 1 officier, 1 sous-officier, 2 caporaux et 20 hommes, est sortie de nos lignes à 5 heures et s'est dirigée vers les premières lignes allemandes où elle a pu couper les fils de fer du premier réseau. Ce n'est qu'en abordant le deuxième réseau boche qu'elle reçut des coups de feu partant d'un buisson, puis d'une mitrailleuse d'un P. P.

« Cette patrouille exécutée en plein jour, les hommes ayant été obligés de mettre les masques, a été conduite d'une façon remarquable par le lieutenant **RANC**, qui a pu ramener tous ses hommes sans aucune perte.

Le colonel commandant l'I. D. félicite cet officier, ainsi que les gradés et hommes composant la patrouille. Des citations sont demandées. »

MOULIN DE LAFFAUX- PINON

(1917.)

Le 23 octobre 1917, le 52e, sous les ordres du lieutenant-colonel **PICARD**, est chargé : 1° d'enlever et de nettoyer les tranchées des Cuirassiers, des Imposteurs et du Cormier ; 2°d'enlever les abris et creutes situés sur les pentes ouest du mont de Laffaux.

Les positions sont des plus solides ; la préparation d'artillerie se fait sérieusement. A 5h 15, le mouvement se déclenche, tous les objectifs sont enlevés brillamment. Le peloton de la compagnie **CHABRAND** chargée du nettoyage fait dans une creute 200 prisonniers dont plusieurs officiers. Les petits îlots de résistance de la première position se voyant débordés ont mis bas les armes.

Le 25, exploitation du succès et continuation de la marche victorieuse, malgré le tir des mitrailleuses cachées dans les creutes. Occupation d'Allemant, puis conquête du plateau des Grevetts, de la Tour de Pinon et du château de Pinon. Dès 9 heures, nous sommes maîtres du village de Pinon. Notre artillerie a fait un barrage roulant fort bien réglé suivi de près par les vagues d'infanterie. A partir de 10 heures, l'artillerie ennemie réagit violemment ; la marche offensive continue. La 5e compagnie est envoyée en reconnaissance dès 12h 30, sur le canal de l'Ailette et s'installe sur la rive sud du canal entre le pont du chemin de fer et le réservoir, gardant deux ponts et trois passerelles.

Les prises sont considérables : deux batteries de 105, une de 210, de nombreuses mitrailleuses et 1.000 prisonniers. Le régiment va recevoir sa deuxième palme, et la fourragère lui sera décernée par le maréchal **PÉTAIN**, le 10 novembre.

FLANDRES

(Mai-juin 1918.)

Le régiment, après quelques semaines de repos, va mettre en état la défense d'un secteur en Haute-Alsace (26 janvier 1918, 15 avril 1918). Mais, fin avril, les Allemands cherchent à gagner Dunkerque. Le 14e C. A. est transporté dans les Flandres, et le 52e prend les lignes devant Locre et Bailleul, le 2 mai.

Le 3 mai, réception de l'ordre prescrivant une attaque pour le lendemain matin, en liaison avec les unités voisines qui prennent également part à l'opération.

Les objectifs assignés au régiment comprennent la maison à 500 mètres à l'ouest de Haegedoorne, Haegedoorne et les maisons situées entre cette ferme et la ferme Hille Jacques.

A 4h 30, le 4 mai, l'attaque est effectuée par cinq sections du 1er bataillon occupant le quartier de droite et quatre sections du 2e bataillon occupant le quartier de gauche.

La compagnie de droite du bataillon de droite (1re compagnie) atteint ses objectifs en liaison avec le 321e R. I.

La compagnie de gauche du même bataillon (3e compagnie) ne parvient pas à déboucher sur Haegedoorne occupée par des mitrailleuses intactes. La compagnie de droite du bataillon de gauche (7e compagnie) est accueillie par des feux violents qui partent des maisons données pour objectifs et restées intactes; elle doit s'arrêter également. La compagnie de gauche du bataillon de gauche (6e compagnie) a pu progresser sans toutefois pouvoir atteindre complètement ses objectifs.

A 9h 45, une forte contre-attaque allemande consécutive à un violent bombardement par obus à gaz, se produit sur la 1re compagnie, qui subit les plus grandes pertes et dont les débris sont rejetés sur les tranchées de départ.

Le 1er bataillon, très éprouvé est relevé par le 3e. Devant le front occupé par la 11e compagnie se trouvait un pâté de maisons situé au carrefour des routes Bailleul- Croix-de-Poperingue et Bailleul-Locre, qui était pour l'ennemi un sérieux point d'appui et avait entravé l'attaque de la veille. Le capitaine **RANC**, commandant la 11e compagnie, reçut l'ordre de monter un coup de main pour s'emparer de ces maisons. Cette petite opération eut lieu, le 6 mai 1918, à 21 heures. La section de l'adjudant **SOUCHON**, habilement conduite par son chef, se glissa à la faveur de la nuit à proximité des maisons avec beaucoup d'habileté et de sang-froid ; puis, au signal de son chef, elle s'élança résolument sur le groupe de maisons. L'ennemi surpris ne put que se rejeter dans sa tranchée de soutien qui était à 20 mètres en arrière des maisons. Pendant que la section du sous-lieutenant **ARTIGUES** venait fouiller les maisons conquises et les organiser, la section **SOUCHON** s'efforça de poursuivre son mouvement ; elle fut accueillie par un feu meurtrier et par une pluie de grenades. Néanmoins, elle s'agrippa au sol, creusant des éléments retranchés à 10 mètres de la tranchée ennemie qui réagissait violemment.

Le chef de section, les gradés actionnaient le F. M., taisaient le coup de feu pour faire baisser la tête aux Boches et permettre ainsi à leurs hommes de creuser activement. Le caporal **FELYD**, les soldats **GAILLARD, LEGUENNEC, HALLOT** se distinguèrent tout particulièrement et payèrent de leur vie le maintien de la position si vaillamment conquise Le succès était dû en grande partie à la bravoure de l'adjudant **SOUCHON**, qui obtint à cette occasion la Médaille militaire.

CHAMPAGNE

(Juillet 1918.)

A peine reformé et remis de ses fatigues, le régiment est embarqué pour la Champagne. C'est là que le Boche doit tenter sa ruée suprême. Le général **GOURAUD**, dans son ordre fameux du

7 juillet, a annoncé l'attaque ; il n'a pas caché qu'elle serait formidable, mais il compte aussi que personne ne reculera.

Cette offensive se produit le 15, et les groupes ennemis arrivent à s'infiltrer jusqu'à la position intermédiaire tenue par le 52e. Partout ils sont arrêtés à coups de grenades et obligés de se replier. L'un d'eux qui avait réussi à remonter le boyau du Téton revêtu du casque et de la capote français est arrêté par le lieutenant **BARTHÉLÉMY**, l'aspirant **JAUSSAUD** et le grenadier **MONTALDO**.

Le 27 juillet, le régiment se porte à l'assaut du Mont-sans-Nom, à la pointe du jour. A 4 heures, tous les objectifs sont atteints. L'ennemi contre-attaque presque aussitôt et, pendant deux jours, c'est une lutte acharnée à la grenade. Nous éprouvons d'assez lourdes pertes, mais nous avons fait prisonniers 7 officiers, 220 hommes, un nombreux matériel en mitrailleuses, mitraillettes, fusils contre tanks, et malgré la réaction de l'ennemi nous avons maintenu nos gains intégralement. Les trois bataillons sont cités à l'ordre de la division.

LORRAINE. -DERNIERS JOURS DE CAMPAGNE

Transporté fin août en Lorraine, le régiment prend les tranchées à Bénaménil où il attend avec impatience son tour de marcher de l'avant.

Le 52e doit prendre part à la grande attaque qui se prépare en Lorraine. Dans la nuit du 8 au 11 novembre, il fait sa marche d'approche et va s'élancer dans quelques heures à l'assaut lorsque l'armistice est signé.

APRÈS L'ARMISTICE

Après l'armistice, le régiment est appelé à l'honneur d'être envoyé en Alsace et Lorraine. Le 17 novembre, la frontière est franchie, musique en tête, drapeau déployé. Le régiment reçoit un chaleureux accueil dans tous les villages d'Alsace et de Lorraine qu'il traverse. Les entrées dans Sarrebourg (Lorraine), Phalsbourg et Steinbourg, sont triomphales.

Après avoir assuré, pendant un mois, les avant-postes sur la Lauter et la fermeture de la frontière, le régiment se déplaçant vers l'ouest vient assurer ce même service aux frontières ouest de Lorraine et du Luxembourg.

Le 2 avril, le régiment fait route pour Metz où il tient garnison jusqu'au 17 juin. Il y participe aux belles réceptions du maréchal **PÉTAIN** et du général **PERSHING**, ainsi que du commissaire général d'Alsace-Lorraine, M. **MILLERAND**, qui le passent en revue.

A cette dernière date, le 52e remonte vers le nord et reprend son service de garde aux frontières de Lorraine et du Luxembourg. Il est ensuite ramené dans la région de Thionville où le trouve la paix signée, le 28 juin 1919.

Le 6 septembre, les jeunes filles de Thionville et de Saint-François offrent au lieutenant-colonel **DESBAREAU** de magnifiques fanions pour chacune des compagnies du régiment. Ces fanions, brodés de la façon la plus artistique et remis avec une grâce exquise, resteront un précieux souvenir de la Lorraine et de Thionville en particulier.

Le lendemain, le régiment quittait Thionville au milieu des acclamations enthousiastes de la population.

Le 9 septembre, l'état-major, la C. H. R. et le 3e bataillon arrivent à Montélimar où ils reçoivent un accueil cordial. Les autres bataillons arrivent : Le 2e le 10, et le 1er le 11.

Le colonel **MARGOT** prend le commandement du régiment, le 31 octobre.

****

Ancestramil